

Ce matin du jeudi 12 septembre 1901, Denis Peyrony, l'instituteur des Eyzies-de-Tayac, profite de la trêve des écoliers pour s'attaquer aux quatre cents mètres de raidillon qui mènent au rocher de Font-de-Gaume. Harnaché d'un léger sac à dos empli de bougies, il grimpe sur le sentier à peine balisé et découvre à chaque déclivité un peu plus du confluent de la Vézère et de la Beune. Au fil de milliers d'années, les torrents gonflés des pluies de fin d'été ont creusé les falaises qui surplombent les forêts de pins, de châtaigniers et de petits chênes sombres qui ont valu à cette région qu'il aime tant le surnom de Périgord noir. Ce qu'il s'apprête à découvrir va faire avancer l'histoire de l'humanité. (...)

Aujourd'hui, le temps est radieux et l'heure favorable à l'exploration. Il lui faut à peine une demi-heure pour parvenir à un faible replat. Le soleil permet de distinguer les mille raies sombres laissées par le ravinement des eaux sur l'abrupt du calcaire. Sur le versant ensoleillé, on voit nettement les encoissements dont certains servaient d'appui aux piliers et aux branchages qui formaient des huttes nomades. Il y a 15 000 ans, une troupe d'humains y séjournait. Non pas dans des grottes, mais sous ces auvents de pierre qu'ils savaient aménager, à l'abri des vents forts, pour y faire le feu, manger et tailler des outils. Combien d'hommes vivaient là ? Quelques familles, une centaine de personnes au plus.

Tout à côté de ce qui fut ce campement, le trou oblong de la roche de Font-de-Gaume s'offre au grimpeur. Il suffit d'entrer. Sous la flamme de sa bougie, émergent d'abord des graffitis, traces plus ou moins récentes de fêtards enivrés, les noms enlacés de couples éphémères et ceux de bergers venus trouver un abri contre les terribles orages de cette vallée. Rien de bien intéressant. Pour tenter de trouver ce qu'il cherche, il doit s'engager dans un boyau sombre, une fente impressionnante, longue de cent vingt-cinq mètres, haute, tortueuse et humide des infiltrations des eaux de surface. Des gouttelettes perlent sur la pierre mais on respire, comme si un diaphragme silencieux produisait un souffle de vie, une brise douce. Des griffades sur la paroi indiquent que la grotte fut un refuge pour les grands ours. À terre, dans un repli de la roche, un amas d'os que Denis Peyrony identifie immédiatement comme un squelette d'ours des cavernes, n'ayant pas survécu à l'hibernation, vient confirmer sa première impression.

Peu à peu, les pupilles de l'explorateur s'accoutument de l'ombre. Il distingue maintenant les

formes et les couleurs. La fente ondule, prend du relief et délivre peu à peu son mystère. Surgissent alors de l'obscurité, comme enfantées par la matrice calcaire de la galerie, de grands animaux peints : des chevaux, des mammoths, et partout des bisons qui s'entremêlent et s'animent sous la lumière vacillante de la bougie, en une danse souple et joyeuse. Une frise immense déploie les mammifères sur fond blanc. Ils sont là, rouges aux cornes ou aux pattes.

Imaginons le probable. Denis Peyrony rit de bonheur devant l'œuvre de ces « hommes du commencement ». Il s'immobilise pour profiter de ce spectacle stupéfiant et ferme les yeux, front relevé, le temps d'imprimer mentalement les images magiques. Se passent ainsi plusieurs minutes, sans doute quinze ou peut-être beaucoup plus. Seule sa respiration, si forte qu'il la remarque, trahit un rythme cardiaque accéléré. Il essaie de réguler les battements, mais le muscle semble ne jamais devoir s'apaiser tant l'émotion est intense. Quand l'homme ouvre à nouveau les yeux, encore incrédule, les images sont toujours là, plus belles et plus vives, comme au premier jour de leur création.

Imaginons encore qu'une chose extraordinaire se soit produite. Quand il ouvre les yeux, devant lui, un homme qui lui ressemble tout à fait se tient debout. Il a sa taille, le front haut, des cheveux courts et clairs, des yeux dont la pupille dorée tremble à la lueur des torches. Pour y voir mieux, cet homme a disposé sur le sol des pierres creusées, dans lesquelles il a coulé du suif et posé une mèche tressée en fibres de résineux. Il en émane une lumière chaude, très peu de fumée et une odeur agréable de pin. Un échafaudage, enchevêtrement solide de branches et de poutres, est fixé solidement à la paroi qu'il lui fallut creuser pour mieux l'arrimer. Cet homme parle sans doute, même si personne ne sait ni son nom, ni celui qu'il donnait aux choses qui l'entouraient. Il est inimaginable qu'il ne se soit pas délié des signaux animaux pour atteindre un vrai langage lui permettant de préparer son travail, le décrire, mobiliser les aides sans lesquelles ces fresques admirables n'auraient pu être réalisées. (...)

Bien sûr, sur l'ensemble de la grotte on trouve aussi des chevaux et des mammoths comme dans presque toutes les grottes de la vallée, mais l'artiste a voulu dédier ce lieu au grand bison des steppes. Bien plus grand que celui que nous connaissons aujourd'hui, avec ses cornes immenses et qui pouvait mesurer jusqu'à deux mètres dix au garrot et peser neuf cents kilos. Gravé au silex à même la roche, le lourd bovidé se lit mal, mais quand la

flamme danse, on le voit presque courir. Sur une frise, le peintre a marié l'énorme animal avec des traits en forme de toit⁸, un signe rare, que l'on ne trouve que dans cette région. Peut-être un sceau, une écriture, la marque d'un groupe, le support d'un rite sorcier, une offrande ?

Pourquoi eux ? Il y en a ici quatre-vingts en tout. Sur fond blanc, sans arrière-plan, dansant sur un sol imaginaire. À quel chapitre de la mythologie magdalénienne se rattachent ces lourds bovidés ? André Leroi-Gourhan, le préhistorien qui a bouleversé cette discipline (...) émet l'idée que l'animal serait lié à la féminité, en opposition au cheval mâle. Ici d'ailleurs, entre les bisons qui galopent et se cabrent, l'artiste a deviné au creux des stalactites des cuisses entrouvertes laissant voir le triangle féminin et ses replis qui s'ouvrent sur le vide fécond. Alors il a chargé à pleines mains l'ocre la plus carminée et en a rempli les creux de la pierre, pour en révéler l'énigme menstruelle.

On ne saura pas si l'homme était seul pour effectuer son travail. Ni s'il fut l'artiste de plusieurs grottes. On le soupçonne en revanche d'avoir été un membre important du groupe. Quand il sort pour respirer un peu du vent frais, tout comme aujourd'hui, passer de l'ombre à la lumière, sortir de l'hiver finissant, offrir son front à la tiédeur du soleil doit être une des choses les plus douces. La vallée, en contrebas, est encore un monde sans frontières, ouvert aux vents, généreux en flore et en faune pour les groupes de nomades qui la sillonnent.

Quand la steppe abandonne sa sécheresse hivernale, les brins dorés des céréales sauvages font place à de plus verts herbages qui attirent les cervidés par milliers. Des chevaux sauvages venus de la steppe sibérienne vers les plaines, des centaines de milliers de rennes, des renards, des loups, des ours, des bouquetins, des aigles et des vautours, des lièvres, des poissons énormes. Les grands bisons animent l'infini du paysage de leur présence magique. Les animaux ignorent les flèches et l'odeur des chasseurs les effraie à peine. La horde le paie de quelques prélèvements sur le troupeau. Ainsi Homo Sapiens ne connaît pas la famine, il ne lui est pas difficile de chasser, ni de pêcher les grands saumons. La nourriture abonde. La subsistance ne l'inquiète pas. Le chasseur nomade a tout le temps de fêter les naissances et d'enterrer ses morts dans des sépultures, de rassembler sa famille et ses amis le soir à la lumière des feux, d'inventer et de raconter des histoires, de s'interroger au sujet de sa place sur cette terre, et de penser à son âme. L'art, figuration du sacré de la puissante nature, fait partie de sa vie.

Le peintre de Font-de-Gaume se repose maintenant à l'air du soir, entend sans doute, même à cette distance des abris de paille et de bois, les cris assourdis des enfants qui courent, jouent et se chamaillent. Les préparatifs disent que la troupe partira demain à la cueillette. Lui – et peut-être quelques autres – resteront là plusieurs jours pour tracer à l'ocre et au manganèse la danse de la vie. Assis sur une pierre, il perçoit le froissement des feuilles dans la brise et le piaillage des oisillons qui réclament la dernière becquée du jour. Mais pourquoi donc avons-nous plus tard imaginé ces hommes terrorisés par tant de vastes étendues ? « Ils riaient, écrit Georges Bataille, et ils furent peut-être ceux qui, se trouvant dans la situation qui nous effraie, surent vraiment rire. » Ce soir, pour son dîner, les enfants ont apporté au peintre des baies, des champignons, des grenouilles, des escargots rôtis et de la viande séchée. Avant de dormir, il regarde encore le soleil couchant qui lui enseigne comment l'or et le rouge savent se mêler...

Marie-Christine DEPRUND, *Le Chat de Schrödinger et autres animaux célèbres*, 2016.

I. Vous ferez un **résumé** de ce texte de 1 566 mots en 100 mots \pm 10 %.

Marquez les dizaines de mots et indiquez le **décompte** total à la fin de votre copie.

Les formules caractéristiques doivent impérativement être **reformulées**.

Appuyez-vous sur les **liens logiques** du texte, explicites ou implicites, et **faites des paragraphes**.

Prévoyez **une marge** d'au moins 5 ou 6 cm, et **sautez des lignes**.

Il est interdit d'utiliser un stylo-plume ; utilisez un **stylo-bille ou un feutre de couleur bleue ou noire**. Pas de blanc machine, ni d'effaceur.

II. **Dissertation** : « Assis sur une pierre, il perçoit le froissement des feuilles dans la brise et le piaillage des oisillons qui réclament la dernière becquée du jour. Mais pourquoi donc avons-nous plus tard imaginé ces hommes terrorisés par tant de vastes étendues ? “Ils riaient, écrit Georges Bataille, et ils furent peut-être ceux qui, se trouvant dans la situation qui nous effraie, surent vraiment rire.” » Que vous inspire cette réflexion, à la lecture des œuvres de Georges Canguilhem et Marlen Haushofer au programme cette année ?